

2090

— Science-fiction —

ROMAN

2090

Samuel BAPTISTE

ECHO Editions
www.echo-editions.fr

Toute représentation intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayant cause, est interdite (Art. L 122-4 et L 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droits. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction Artistique : Émilie COURTS

Photo de couverture : EC Média

© ECHO Editions

ISBN : 978-2-381021-86-7

Chapitre 1

En ce début de mois de février, Clément était assis sur le banc en dessous du cerisier. À quelques mètres de lui, son père rangeait le salon de jardin dans la dépendance, et à travers une fenêtre ouverte, il voyait sa mère vider les placards de sa chambre. La famille n'avait de cesse de repousser son départ. Pourtant, il y a longtemps qu'elle aurait dû partir, comme de nombreux voisins l'avaient fait. Le quartier se vidait lentement de ses habitants depuis plusieurs mois, laissant un silence oppressant s'installer dans les rues huppées de l'ouest de Metz. Il y a peu de temps encore, des dizaines de voitures passaient devant la porte, et on entendait des gens parler par-dessus les clôtures. Ces bruits citadins et familiers disparurent peu à peu, comme si la vie s'éteignait. Depuis la fenêtre du haut, Clément voyait toujours les lumières de l'éclairage public et des maisons voisines. Mais depuis plusieurs semaines, il ne voyait plus rien.

Le silence et la pénombre amènent souvent de la mauvaise graine dans les beaux quartiers. Les pillages ont succédé aux grandes vagues de départ. Léa, la mère de Clément, a assisté depuis la fenêtre de sa chambre au pillage de la maison de sa voisine d'en face partie trois jours plus tôt. Cette peur du pillage avait motivé les Beauchamp à rester chez eux pour protéger leurs biens. Mais la situation devenant préoccupante, Léa et Julien se résolurent à partir pour la Norvège, comme ils l'avaient prévu.

Ce soir-là, Julien regardait partout autour de lui. Ses yeux rouges et ses mouvements brusques témoignaient de sa nervosité. Ses cheveux bruns recouvraient son front, et des gouttes de sueur perlaient sur ses tempes. Le stress l'avait envahi, mais il essayait de ne pas se laisser emporter par ses émotions. Léa paraissait plus sereine que son mari, même si les tremblements qui secouaient son corps entier la trahissaient. Julien en avait terminé avec le salon de jardin, et avait rejoint sa femme dans leur chambre. Avant de franchir la porte, il la regarda faire sa valise. Elle n'avait pas changé depuis leur mariage. Sa peau blanche parsemée de taches de rousseur constituait un joli contraste, et ses cheveux roux brillaient au soleil. Le temps semblait ne pas avoir de prise sur les traits fins de son visage ni sur ses yeux verts.

— Tu as bientôt fini chérie ?

— Oui, presque. C'est difficile de choisir les affaires qu'on prend et celles qu'on laisse.

— Je sais... Clément a fait son sac ?

— Oui. Tu veux qu'on parte à quelle heure ?

— Le plus tôt possible, dans la nuit serait l'idéal. Tes bijoux ?

— Dans le petit coffre-fort, je l'ai posé sur la table en verre dans l'entrée. Tu as bien fermé le portail du fond ?

— Oui, j'ai mis un cadenas supplémentaire. Ça ne suffira sûrement pas, mais c'est tout ce que je peux faire.

— De toute façon, ça n'a plus vraiment d'importance, dit Léa d'un air triste, nous ne reviendrons pas. Appelle Clément, on va fermer les portes et les fenêtres.

Clément entendit la voix grave et étouffée de son père qui résonnait dans la cage d'escalier. « Oui, j'arrive ! », lança le jeune garçon de douze ans. Avant de rentrer, Clément fit une dernière fois le tour du jardin où il avait tous ses souvenirs. Les après-midi piscine avec ses parents ne dataient que de quelques jours seulement, mais ils lui semblaient déjà loin. Il commanda vocalement au volet de la piscine de se fermer. En l'espace de cinq secondes, le volet transparent se ferma et une voix mécanique provenant du bassin déclara : « Piscine sécurisée, à bientôt ». Clément lâcha un soupir et monta nonchalamment les quelques marches pour rejoindre la terrasse, puis la maison. Il se tourna une dernière fois pour regarder son

jardin. Ses petits yeux verts qu'il tenait de sa mère se remplirent de larmes qu'il essuya avec le revers de sa main. Juste en bas des marches, des rosiers grimpaient fièrement sur une grille en fer forgé fixée contre le mur. C'est sa mère qui les avait plantés pour cacher cette hideuse grille que son mari avait trouvée sur un vide-grenier. Un peu plus loin, des petites toques d'hortensia grimaçaient le long de la clôture. Ces fleurs aimant les temps de pluie et l'ombre ne se plaisaient guère en plein soleil. Les palmiers qui entouraient la piscine resplendissaient, mais on ne pouvait pas en dire autant de la pelouse qui, malgré un arrosage régulier, restait jaune, brûlée par le soleil. Il y a encore quarante ans, il aurait été inimaginable de voir une pelouse dans cet état en plein mois de février en Lorraine, et même dans le sud du pays. Enfin, Clément fixa longuement le cerisier. Il avait toujours aimé cet arbre, même s'il ne donnait plus de fruit. C'est en dessous de ce cerisier que la famille venait trouver de l'ombre lors des rudes chaleurs des six mois d'été. C'est aussi sous ce cerisier que Léa lisait des histoires à Clément quand il était petit, et c'est là qu'il venait se réfugier après une dispute avec ses parents. Il s'en était passé des choses dans ce jardin. Ils y avaient mené une vie de famille.

Clément ferma la baie vitrée puis commanda au volet de se baisser. La pièce s'assombrit, et il s'assit sur le canapé. Autour de lui. Il voyait des placards à demi ouverts et des murs vides. Un silence de plomb régnait dans la pièce. Robert, le malinois de la famille, rompit ce silence en grattant à la porte qui menait au sous-sol. Léa

l'y avait laissé pour qu'il ne soit pas dans ses jupes lors des préparatifs du départ. Clément lui ouvrit. Malgré les sollicitations du chien, il ne joua pas avec lui. Robert avait douze ans, comme lui. Ils avaient grandi ensemble, et Clément l'adorait. Comment jouer avec lui comme si de rien n'était alors qu'ils allaient quitter la maison en le laissant sur place ? Clément caressa longuement Robert, et prit une dernière photo de lui avec son iPhone 70 C. Depuis le canapé, il voyait la voiture garée dans l'allée de garage. Le coffre était plein, et le coffre de toit ouvert attendait les derniers bagages. La vision de cette voiture qui devait les emmener loin de la maison pour toujours lui donna le cafard. Pour ne plus avoir la voiture en visuel, il monta dans sa chambre. Clément contempla ses étagères où figurait sa collection de livres. Il en avait plus de trois cents. Il avait un goût prononcé pour la lecture, et abandonner ses livres l'attristait presque autant que d'abandonner Robert. Il avait pris ses livres préférés, et avait téléchargé les autres sur son iPad maxi 70 R. Même s'il avait les versions numériques sur sa tablette, il fallait choisir les versions papier à emporter, et le choix fut difficile. Il en était de même pour les vêtements. Il fallait prendre des vêtements simples et pratiques pour le voyage. L'avantage avec le réchauffement climatique était qu'il n'aurait pas à s'encombrer de gros manteaux, d'écharpes, de gants, ou de pulls. Ces articles ne se vendaient même plus en France, puisque les Français n'en avaient plus besoin depuis une trentaine d'années. Les températures ne descendaient jamais en dessous des dix degrés, même au creux de l'hiver. Clément n'a jamais possédé de

manteau. Il n'en avait pas besoin puisqu'il faisait toujours entre quinze et vingt degrés le matin, et jusqu'à vingt-cinq degrés dans la journée. Et ce en plein hiver. En été, les températures ne descendaient jamais en dessous des vingt degrés, et elles dépassaient souvent les quarante dans la journée. Le record était de cinquante-trois degrés dans l'après-midi du 29 juillet 2065, en période de canicule. Même avec la climatisation, cette chaleur insupportable rendait les gens fous. C'est à partir de cet été caniculaire (plus que d'habitude) que la migration vers les pays du nord s'intensifia. Nice, Marseille, Montpellier, Bordeaux... Ces villes du sud de la France n'existaient plus. La montée des eaux avait eu raison d'elles depuis plusieurs années. Bordeaux ressemblait à Venise depuis que l'océan lui avait injecté deux mètres d'eau dans ses rues, arrivés par la Garonne. Quelques centaines de personnes vivaient encore dans les étages supérieurs des bâtiments tout en se sachant condamnées si elles ne quittaient pas la ville. La situation était la même dans les villes de la Méditerranée, à moitié occupées par les eaux, et par les déchets que les vagues ramenaient quotidiennement du large. À Marseille, le Vieux-Port avait coulé en même temps que la Promenade des Anglais à Nice. La Canebière, autrefois si plaisante et animée, devint un joyeux mélange d'eau, de boue, de déchets, et de bateaux qui allaient et venaient au grès des mouvements de l'eau. Ces bateaux avaient fini par quitter le port pour s'engouffrer dans les rues et éventrer les bâtiments, brisant portes, vitrines et fenêtres. L'eau remontait jusqu'en bas du Palais Longchamp. Notre-Dame de la Garde se dressait